

Un après Saint-Eble (2005)

Catherine Hatier

Le texte qui suit présente un moment vécu auprès d'un enfant dans mon cadre professionnel d'enseignante spécialisée, pendant lequel j'ai porté une attention particulière à être disponible à l'autre, à rester dans un « laisser venir », pour permettre au-delà des mots qui ne viennent pas, l'émergence de « quelque chose » que cet enfant a pu se saisir.

De cet écrit, des mots résonnent comme la confiance envers ce que l'autre peut venir déposer, envers des certitudes construites à partir d'expériences en première personne. Je pense ici à ce qui m'est apparu à Saint Eble que je découvrais pour la première fois, en termes de « graines » à faire émerger, d'attention à se rendre sensible à des « sailances » pas encore développées, à contenir, à maintenir une ouverture.... C'est sans doute le sens que je donne à cela qui devient porteur et permet que soit possible ce qui se passe ici.

Pour cela, je tiens ici à remercier Pierre et ceux qui m'ont permis de vivre à Saint-Eble de précieuses expériences, qui me permettent aujourd'hui de m'en ressaisir pour en faire « quelque chose » et continuer à avancer. Merci.

* * *

Jean a huit ans. En complète rupture avec les apprentissages, il vient d'être orienté en Classe d'Intégration Scolaire.

Lorsque je le rencontre pour la première fois dans le cadre de mon travail d'enseignante spécialisée dans un Centre Médico-Pscho-Pédagogique, Jean est dit, sur le plan de sa scolarité en échec. Je suis alors sensible à un frêle « émerveillement » que je perçois lors d'une tâche réussie, et qui vient ébranler le discours extérieur à lui, discours rempli de certitudes négatives le concernant.

C'est sur cette idée de chercher à élaborer un accès « autorisable » et possible pour lui à son propre apprentissage, qu'un « accompagnement » lui est proposé.

Ce mardi là, comme tous les mardis à 16H30, j'attends Jean. Je sais qu'il va arriver avec son papa, qu'il montera les deux étages, dès que la secrétaire lui aura proposé de le faire.



La porte de mon bureau est entrouverte. Ses pas qui résonnent dans le couloir me font l'imaginer appuyé sur la rampe d'escalier comme il aime à le faire, regardant vers le bas. Petit à petit, le bruit qui se rapproche se fait plus discret. Jean a-t-il franchi la porte du couloir, est-il là juste derrière la porte? Je ne sais pas.

Jean vient d'arriver, je l'accueille, l'invite à rentrer et ferme la porte.

Jean s'assoit en face de moi, une table nous sépare. Il n'ôte pas son manteau, son regard se fige rapidement sur un meuble (l'étagère), pas un geste, pas une intention de quelque chose, rien ne se passe en apparence. Du moins, il n'y a rien que je ne perçoive qui vienne dire que quelque chose se passe. Rien n'est accessible pour moi, rien ne se donne à voir, tout semble être ailleurs.

Ce rien de ce qui ne se donne à voir, ce tout qui semble se situer ailleurs va durer les 45 minutes de la séance. Un temps où rien ne vient transparaître d'une demande à l'autre, mais qui laisse seulement venir s'installer une impression étrange de ne pas exister pour l'autre.

J'aurais pu ignorer voire rejeter « cette place » embarrassante qui me renvoie à une non maîtrise. Le caractère « inconfortable » voire insupportable de ce qui se passe à cet instant pour moi, aurait pu alors faire rapidement dévier la situation, si je ne m'étais autorisée à mettre de côté mon propre « embarras » pour laisser advenir quelque chose d'autre, un quelque chose d'imprévisible mais d'éventuellement saisissable par et pour Jean.

Pour une fois peut-être, c'est sa propre inexistence pour l'autre qu'il me renvoie et que je prends en pleine face assez violemment. Et si je n'existais pas !

Ce temps, où l'impression envahissante de ne pas exister :

- va pouvoir être entendu parce que du côté de celui qui écoute, il y a une vigilance à se rendre disponible pour l'autre en acceptant de « lâcher » ses propres attentes qui ne sont pas si évidemment partageables (!),

- va pouvoir être saisi par celui qui en est le détenteur et rendre un possible à venir par le sens qui lui revient.

Ce moment où je me trouve dans cette situation « vertigineuse », m'amène à me glisser dans une attitude de « mise entre parenthèses », portée par la confiance que j'adresse alors à l'autre, avec la croyance que ce moment peut devenir propice à l'émergence d'un sens pour lui. Jean devient celui qui va pouvoir se saisir de ce qui se passe pour lui à cet instant. Un vide porteur de sens dans lequel quelque chose va peut-être émerger.

La séance suivante, j'ai ouvert la porte laissée fermée, en réponse à Jean qui fébrilement manifestait sa présence derrière, rendant par ce geste, l'accès « autorisable ».

Et puis, la fois suivante, c'est Jean lui-même qui a ouvert la porte restée fermée, lorsque je l'ai invité à le faire, rendant ainsi l'accès possible pour lui.

Aujourd'hui, pour Jean, « quelque chose » autour de l'élaboration de son propre apprentissage peut se penser.

